

Déesse ex-machina



Quatre heures du matin. Elsa se lève et rejoint la pièce d'à côté où elle écrit. C'est une auteure. Elle rédige des livres, des romans, des nouvelles... On ne bride pas la créativité de sa compagne dans des tranches horaires confortables pour soi. La passion prime. Et je ne parle même pas de l'approcher à ce moment-là avec des caresses suggestives en espérant la détourner du chapitre en cours, je pourrais contrarier le sacro-saint élan créateur et réveiller le diable.

Si elle quitte le nid d'amoureux pour écrire, c'est entraînée par une idée subite, des rêveries, des divagations... Y renoncer affecterait son sommeil par la peur de les oublier. Au lever, sa frustration pourrait devenir explosive pour notre couple.

Quand elle revient, la tentation du sommeil est là et pourrait l'écartier de moi. Mais se glissant sous les draps, elle est saisie par les draps refroidis et maugrée ce traumatisme épidermique et sensoriel. J'aurais pu prendre sa place à son départ pour préparer son retour, mais c'est moi qui aurais subi le martyre... Elle pourrait se contracter dans une lutte contre ce froid, tendue comme un *i* ou roulée en fœtus, le temps de rendre la couette supportable pour sa peau. Mais si je m'approche d'elle à cet instant — ô délice —, elle ne peut pas refuser l'énergie de mon corps. En même temps que je la réchauffe, détendue, elle peut pleinement jouir de sa création, jubilation dont l'effervescence tarde à me laisser ma place. Non seulement elle a fait quelque chose (*produire*, c'est important), mais a aussi exprimé (du latin : *faire sortir en pressant*) — pas besoin ici d'un COD, c'est l'action qui

compte. Elle écrit peut-être, sinon le meilleur d'elle-même, une part de vérité enfouie qui ne s'emmêle plus de considérations esthétiques. Quand c'est drôle, elle peut en rire, sérieux, elle en porte un instant la gravité avant que je l'en distraie. Une fois libérée du flux qui s'est épuisé en traces d'encre, elle comble le vide de ces évanescences par notre étreinte — plus concrète. Par la lecture, je découvrirai plus tard ses trouvailles ; dans l'instant, un autre continent s'offre à mes talents d'explorateur.

Elle utilisait une machine à écrire héritée d'un aïeul, autant de coups que de lettres. Mais elle était attachée à cet instrument de torture qui me conduisait à m'isoler dans le traversin plié en deux autour de ma tête et de mes oreilles. Technique dont je m'accommodais, acceptant son martèlement comme le rythme vital du corps et de l'esprit d'Elsa. Beaucoup de temps m'a été nécessaire pour en apprécier les nuances sonores. En méconnaissance des mots qu'elle écrivait, seul le tempo des staccatos m'informait sur son *état*. S'agissait-il de son état émotionnel ou de ses hésitations pour accoucher du mot ou de la tournure convenable ? Mes acouphènes ne m'empêchent pas d'avoir l'oreille musicale et de bien retenir les cadences et les mélodies. Je suis arrivé à constituer une bibliothèque rythmique de ses activités nocturnes, sans leur attribuer autre chose que des sensations. À un certain stade de développement, la taille de cette bibliothèque m'a poussé à en chercher le sens. Et un matin, à peine réveillé, il m'est venu l'idée d'une modélisation : mettre ces données en rapport avec les sentiments d'Elsa !

Conscient des subtilités de sa relation avec sa machine qui s'exprime sous une forme mécanique, je lui ai posé des questions pour apprécier son état émotionnel de la nuit. C'était délicat. Créer un lien entre un sentiment et les caracté-

ristiques de frappe sur un clavier exige une finesse dont je ne me croyais pas capable, mais j'allais oser. Délicat encore, car demander à Elsa ce qu'elle écrivait pouvait être vécu comme une intrusion — elle n'aurait pas eu tort, c'en était une. Auparavant, elle me donnait une idée générale de ce qu'elle entreprenait. Attisant ma curiosité, elle me décrivait un synopsis abscons, une improbable intrigue ou un scénario sans queue ni tête, mais rien quant à leur issue. J'ai fait preuve de diplomatie et elle a répondu à mes questions approximatives lancées au-dessus de nos petits-déjeuners. Grâce à sa machine et aux comptes-rendus matinaux, j'ai touché une part de son intimité qu'elle ne délivrait d'ordinaire qu'avec son manuscrit définitif. Elle ne pourrait pas mentir bien longtemps avec sa machine, bien que je l'en aie suspectée. Un bon musicien ne supporte pas d'interpréter une partition en se forçant à produire de fausses notes.

Je commençais à me réjouir de cette expérience, mais tout ceci n'était qu'un jeu avec Elsa au service duquel je mettais mes compétences. Rien qui ne méritait plus que la mention d'un passe-temps taquin et sans danger. Tout en serait probablement resté là, si la machine n'avait pas rendu sa dernière frappe sur un paragraphe trop enthousiaste où Elsa venait de battre son record de vitesse... Ni mon modeste génie ni l'expertise du meilleur bricoleur du quartier n'ont été à la hauteur pour sauver cet ancêtre en mal de pièces détachées introuvables... La création n'attend pas et Elsa, la mort dans l'âme, utilise maintenant un ordinateur. Je me suis demandé un instant si elle n'avait pas provoqué la mort de sa vieille Olivetti pour écourter mon petit jeu...

Elsa fait habituellement preuve de douceur, mais au début, elle frappait les touches avec la même énergie qu'elle déployait auparavant avec sa machine. Mon respect du ma-

tériel entretenait ma peur d'une issue fatale avant le terme de l'obsolescence programmée. À un point tel que je n'imaginai pas encore intégrer cette sonorité dans mon système d'analyse. Je l'ai alertée : *un ordinateur est plus sensible, il y a de l'électronique, faut faire attention, etc.* Quels conseils lui ai-je donnés là ? Elle s'est mise à frapper avec légèreté, si bien que je l'entendais à peine de notre lit et je ne pouvais plus alimenter mon petit jeu. Terrible constat de mon incapacité à recueillir, au travers de sa nouvelle relation *machinale*, ce qu'elle ressentait. À bout de forces, une certaine sonnette me revint à l'esprit comme une bouée de sauvetage...

Un jour, m'était venue une idée qui serait utile aux clients — ou à mon patron. Je travaille dans une société de prestation informatique spécialisée dans la sécurité. Les particuliers sont sollicités à domicile par des démarcheurs ; l'expérience n'est pas forcément désagréable en elle-même, mais les commerciaux et leurs comportements peuvent faire redouter de leur ouvrir la porte. Je décidais d'installer des capteurs dans les boutons de sonnette à l'entrée des immeubles. En fonction de la pression exercée par le doigt du démarcheur, du nombre d'impulsions et du degré d'humidité de la peau pondéré par le taux d'hygrométrie de l'atmosphère, un algorithme révélait leur niveau potentiel d'agressivité. Le système associé mémorisait le toucher des visiteurs habituels (le facteur, l'infirmière, le livreur de repas...) et transformait l'appel de la sonnette en une mélodie spécifique. Pour les démarcheurs et importuns, un signal d'alerte se déclenchait, modulé du grave à l'aigu en fonction de leur état émotionnel et facilitait la prise de décision : *Je me lève pour répondre, ou pas ? J'ouvre, ou pas ?* Les essais étaient satisfaisants, mais avec la multiplication des commandes sur internet, les livreurs, pressés et transpirants, étaient

évincés par l'algorithme, obligeant les occupants à aller à la poste pour récupérer leurs colis... Comme toutes les bonnes idées, celle-ci a connu ses limites.

Alors, en entendant, mal, Elsa sur son clavier, ces pensées sont revenues me titiller. Que je la considère en objet d'expérimentation n'était pas bien grave — ce n'était pas une posture générale — notre intimité partagée l'exposant déjà à ma curiosité. Et puis, mes bricolages-bidouillages, comme elle les appelle, la font rire, car elle ne me prend pas au sérieux, mais elle me reproche de vivre sur la peur des gens et de la stimuler avec des outils qu'elle ne trouve pas politiquement corrects... Alors, m'intéresser aux personnes sans attiser ces sentiments favorisait sa coopération à mon entreprise.

Avant de me lancer dans la conception de mon logiciel, je me suis documenté sur la graphologie, car il est inutile de réinventer l'eau chaude. Les professionnels de cette technique en chantent les louanges. Si les scientifiques la critiquent, elle reste prisée dans les méthodes de recrutement. Bref, ce que l'on en dit quand on y croit, c'est qu'elle permet de mieux connaître la personnalité et le caractère d'un individu. Point. Enrichi de mon expérience des sonnettes, j'ai la sensation d'être allé au-delà, car je relevais les émotions et non une graphie répétitive.

Un détecteur de choc et un hygromètre ajoutés au clavier ont fourni pression, rapidité de frappe et taux d'humidité. Fallait-il encore que j'aie chercher les sentiments d'Elsa. Dans ces moments de concentration, ce qu'elle écrit peut la troubler, et son émotion influencer son inspiration. Pour comprendre ce cercle vertueux, j'ai analysé le lien entre la dynamique de son clavier et ce qu'elle écrit. Presque facile, il m'a suffi de recenser ses mots et expressions, de les trouver

dans un dictionnaire spécifique qui les associe à un item émotionnel (Amour, joie, injustice, colère, douleur, souffrance, etc.). Il ne restera plus qu'à les compléter avec la rythmique du clavier. Par exemple, un toucher léger et dynamique pour décrire une scène d'horreur révélera les aspects sadiques du rédacteur. Inversement, une frappe lente ou hésitante pour un évènement joyeux alertera d'une phase dépressive.

Et plus fort encore ! Mon système analyse les corrections apportées au texte par son propre auteur. Dès qu'il substitue un synonyme à sa première interprétation, il se remet en cause lui-même. Quelle belle qualité qui œuvre à la connaissance de soi, tous les psys le disent ! La fréquence et le degré de subtilité de ces corrections — dans la finesse ou le retournement brutal — éclairent très précisément l'état d'esprit du rédacteur.

J'ai créé l'outil parfait — qui fonctionne quand je dors sur mes deux oreilles.

Elsa redouble d'énergie pour son premier vrai roman. Les heures de la nuit qu'elle y consacre lui imposent de dormir plus tard. Le matin, je me lève seul, elle reste couchée. Un jour, alors qu'elle a pratiquement terminé le premier jet de son histoire, je rentre, mais elle est absente. Elle a laissé sur le rebord de la table de la cuisine son manuscrit *Une Histoire d'Amour*. Et une lettre l'accompagne :

Ingénieur, depuis le temps que tu joues avec ton aspirateur à sensations, tu as oublié d'utiliser tes yeux et tes oreilles. Tu n'as décidément pas appris autre chose que les soi-disant résultats de tes algorithmes qui ne rythment pas grand-chose. Toute la raison que tu y as mise s'est contentée d'associer des

gestes répétitifs et mes émotions. Avant, tu me questionnais le matin, maintenant, c'est mon clavier qui te parle. Pas plus que tu ne crois à l'horoscope (lui a malgré tout un peu de poésie), tu ne devrais pas te limiter à regarder le monde au travers de tes machines. Je frappe, je compose je dactylographie, je rédige, je relate, je raconte, j'explique, mais ce sont toujours ma tête et mon cœur qui entendent et mes mains qui font mes amies fidèles.

Ta propre inconséquence t'a certainement fait oublier d'analyser mes émotions vis-à-vis de Marcelle dans mon dernier roman. Tu n'as pas quantifié l'affection que j'éprouvais pour elle ? Tu n'as pas chiffré l'admiration que je ressentais pour elle ? Tu n'as pas mesuré la force de mes sentiments ? Peut-être parce que je l'ai nommée Marcelle, trop vieillot ? En fait, elle existe vraiment. Elle s'appelle Alizée et je l'aime. Avec mon ordinateur, je te laisse à ta passion pour cette machine.